

LE JEUNE RENE

Suzanne Sens

La personnalité de René, si riche et si complexe, imprégnée de sensibilité, s'est manifestée dès son plus jeune âge. Déjà apparaissait cette dualité qui existe chez les créateurs: confrontation douloureuse, intransigeante, consciente, avec le réel, et refuge idéalisé dans le rêve, dans l'imaginaire.

Il est né à Inzinzac-Lochrist dans cette Bretagne qu'il devait tant aimer, et qui a tant contribué à le construire. C'était dans un lieu-dit : Kerglav ou «La Montagne», plateau rocheux au-dessus des forges de Hennebont construites au bord du Blavet. Son père était ajusteur. René n'a vécu que trois ans à «La Montagne». Ses parents se sont installés en région parisienne, mais lui devait revenir chez ses grands-parents bretons à chaque vacance et y séjourner pendant la guerre. Le Morbihan-Paris, quelle expédition! Une journée entière par le train, et un dépaysement total.

Ses grands-pères travaillaient aux Forges. Son grand-père, Joachim Le Capitaine était fondeur au premier des fours Martin.

Le grand-père maternel, Louis Chartron, était lamineur, venu du Morvan, surnommé Le Noir, car très brun et orné d'une énorme moustache; la grand-mère était une bretonne du pays, portant la coiffe. Ainsi dans leur couple s'étaient alliés deux mondes: l'ouvrier et le campagnard. René adorait vivre chez eux; la Bretagne, c'était la liberté et un univers riche en couleurs, en senteurs, en découvertes, en camaraderie. «La Montagne» où habitaient les grands-parents, était un hameau, donc sans église, sans mairie ni école; c'était, disait René «La république des chiens», car ils s'y trouvaient nombreux, et, nourris par tous, n'appartenaient à personne. Les Chartron étaient logés dans une petite maison de la cité ouvrière, mesure sombre, de deux pièces, au sol de terre battue. L'enfant couchait dans un lit clos, dans un coin de la salle commune. Mais qu'importe! On était si bien, à la Montagne...

La population du village était scindée en deux clans: le monde ouvrier, «les rouges» et puis les autres, les catholiques pratiquants. Et si le grand-père le Noir appartenait sans conteste au premier, la grand-mère, portant coiffe et chapelet autour du cou, militait dans le second. René avait déjà choisi son camp: celui des ouvriers. Il aimait ce grand-père qui l'appelait du tendre nom breton de «Me caël»; ses mains sentaient la calamine. Il suivait son grand-père, l'accompagnait partout, et même au café le dimanche, alors que les femmes étaient à la messe, chargées de mission, implorant l'indulgence céleste pour l'ensemble de la famille. A chacun ses responsabilités. Elles vivaient dans un monde à elles, les femmes, propre à enflammer une imagination enfantine, un univers étrange où évoluaient korrigans, revenants, Ankou, jeteurs de sorts...heureusement conjurés par le curé, l'eau bénite, et toutes sortes de pratiques mystérieuses, étonnantes.

Dans le village, les bagarres entre hommes étaient fréquentes; et les gamins, séduits par le spectacle, ne se privaient pas de les imiter. René, surnommé «Parigot gros bec», ou «le Noir», comme son grand-père, porteur de galoches alors que les autres avaient des sabots, jouait au foot avec passion, devenu très vite le stratège et le chef de la bande ouvrière. L'équipe adverse était évidemment celle du curé et des gens de droite. Au plaisir sportif de gagner un

match s'ajoutait le bonheur d'avoir réduit à néant l'adversaire. Première ébauche de militantisme?

Tout le jour les gamins battaient la campagne, maraudaient des pommes, allumaient des feux pour les faire cuire, bâtissaient des cabanes... quel campagnard n'a connu ce bonheur de vivre en liberté tous les sens en alerte? Quelle provision de sensations, d'images, de souvenirs inoubliables on ramène de là, qu'on souhaitera plus tard transmettre sous une forme ou sous une autre? Quelle prise de conscience aussi de la dureté du travail des hommes et des femmes. Mais la vie ne vous laisse pas longtemps ignorer qu'on aura à subir des pertes irrémédiables :un copain de René, Jean Nervic, est mort par noyade et n'a été retrouvé que quelques jours plus tard, en état de décomposition. René ne s'en est jamais remis.

Mais après les vacances il faut bien regagner la région parisienne et le domicile paternel. La famille a vécu successivement à Versailles, puis à Sèvres. Le père travaille chez Renault à Billancourt. C'est un père sévère, à l'image du temps, il n'est pas possible de discuter avec lui, mais il sait parfois se montrer compréhensif. Une petite sœur, Janine, est née quand son frère avait dix ans. La maman, soumise en tout à son mari, est attentive à ses enfants, tout en gardant une réserve qui décourage les confidences et les élans affectueux.

Pour le petit citadin, fini la liberté et les joyeux vagabondages! Mais pour un esprit ouvert, attentif et curieux, les découvertes intéressantes se multiplient. D'abord, il y a l'école, où les maîtres ont très vite compris la valeur de cet enfant que l'étude passionne; ils l'encouragent et l'aident autant qu'il est en leur pouvoir. Oh! Merveille des livres, bonheur de lire des histoires qui vous transportent dans un autre univers! à Sèvres, il y a une bibliothèque tenue par une dame charmante qui, séduite par ce petit lecteur assidu, le conseille dans ses choix. Les parents de René, bien que ne partageant pas ce goût pour la culture, ne l'empêchent pas d'acheter des livres. Il a de drôles de goûts, ce gamin. Il s'intéresse à la musique classique et éprouve une véritable passion pour le cinéma. Ça, c'est plus explicable. Dès sa neuvième année, son père lui permet de prendre le métro tout seul pour aller à Paris au cinéma voir un film qui lui fait envie. Ça, c'est le bonheur.

Mais les découvertes du garçon n'appartiennent pas toutes au domaine culturel ou artistique. La société qui l'entoure, aux multiples visages, l'intrigue et l'intéresse. A Sèvres, au 4ème étage, dans l'appartement à côté du sien habite une petite voisine, Janine, qui lui fait un peu battre le cœur... première amourette? Il y a toutes sortes de belles choses, dans la vie. Les parcs, les beaux jardins, qu'il parcourt avec émerveillement, et de somptueuses demeures. Certains enfants jouissent de très beaux jouets... Malheureusement, tout cela n'est pas à la portée de tout le monde, comme l'accès au parc derrière leur immeuble « est interdit au locataire ». Il y a les gens riches, qui détiennent l'autorité, le pouvoir, et la possibilité d'acquérir tout ce qui est beau et agréable...et puis il y a les pauvres qui travaillent dur pour pouvoir survivre, et ne connaîtront qu'une vie difficile et médiocre. Il en va de même des études; pouvoir les suivre longuement constitue un privilège. Et cet enfant issu d'un milieu ouvrier comprend de plus en plus nettement qu'il a choisi son camp, qu'il n'abandonnera pas ses pareils, mais que de toutes ses forces décuplées par le travail intellectuel et la culture, il s'emploiera à les aider, à les défendre, à leur apporter une vie meilleure. Écrire, écrire, faire du cinéma, pour toucher les autres. Devenir quelqu'un qui compte...La créativité c'est l'évasion, le rêve réalisé. C'est, écrira-t-il un jour «ma libération intérieure»

Mais bien sûr, on ne saurait passer sous silence cette longue, cette terrible épreuve de la guerre dont chaque enfant est sorti marqué à jamais. En 1941 René a connu, comme tous, l'humiliation de la défaite, l'inquiétude permanente des parents, l'arrivée des Allemands et les affres de l'occupation. Billancourt ayant été bombardé, son père est allé travailler au Mans. «Maintenant, tu es le seul homme de la famille, lui a-t-il dit en partant, tu dois veiller sur ta mère et sur ta petite sœur». Phrase que tant d'enfants ont entendue... René a donc connu les restrictions, les longues files d'attente devant les magasins d'alimentation, l'angoisse des alertes pendant lesquelles on tentait de se mettre à l'abri. Si sa mère emportait avec elle le sac contenant les papiers d'identité et les rares trésors transportables, lui était chargé de porter la petite sœur. Quand un bombardement avait détruit des maisons, il devait, comme les autres garçons, participer aux fouilles pour tenter de retrouver les blessés, et bien souvent les morts, couverts de gravats, de plâtre et de ciment. Spectacle qu'on n'oublie pas...

Il est retourné un certain temps en Bretagne, mais la paix et l'insouciance n'y régnaient plus! au contraire: le mur de l'Atlantique imaginé par Todt érigeait ses bunkers tous les kilomètres; une soirée de bombardements avait rayé Lorient de la carte, et Hennebont, la ville natale connaîtrait tôt ou tard le même sort. Mieux valait quand- même vivre en Sarthe où ses parents venaient de s'installer à Arnage, à La Gautrie, logement des ouvriers de Renault. René s'en fut donc à l'école Philippeau au Mans qui n'était pas toute proche, et qui lui déplut de toutes les façons. Rien de commun avec les tant aimées écoles de Sèvres ni même de la Montagne! Encore un bien mauvais souvenir.

Mais c'était la guerre et son accompagnement de peurs et de misères. Le père, sur un vélo rafistolé, parcourait les campagnes pour ravitailler sa famille, c'était parfois loin et toujours dangereux. René admirait en silence. Et puis les bombardements ne cessaient pas!. Un jour, la maison de la Gautrie a été détruite, et la famille a été évacuée dans une petite ferme à Téléché. Après tout, malgré quelques désagréments, on n'était pas si mal à Téléché: on mangeait plutôt bien, et les gamins retrouvaient une certaine liberté, vagabondages dans les bois et dans les champs, braconnages...le seul ennui était qu'il fallait aller à l'école au Mans sur un petit vélo aux pneus en tuyau d'arrosage...

En 1944, la guerre est finie. René a 15 ans. C'est un adolescent que la peur, les privations, les horreurs de la guerre ont marqué à jamais, ont rendu conscient, responsable, comme tous ceux qui ont grandi en même temps que lui. Son enfance est finie. Au mois de Novembre son père le fait entrer à l'école d'apprentissage des usines Renault. Adieu les études tant désirées...La dure réalité a rattrapé le rêve. Rêve d'un brillant avenir de poète, d'écrivain, de cinéaste. Mais malgré tout, la volonté demeure. Une longue période de frustration commence; il faudra énormément de détermination, d'acharnement pour en devenir maître.